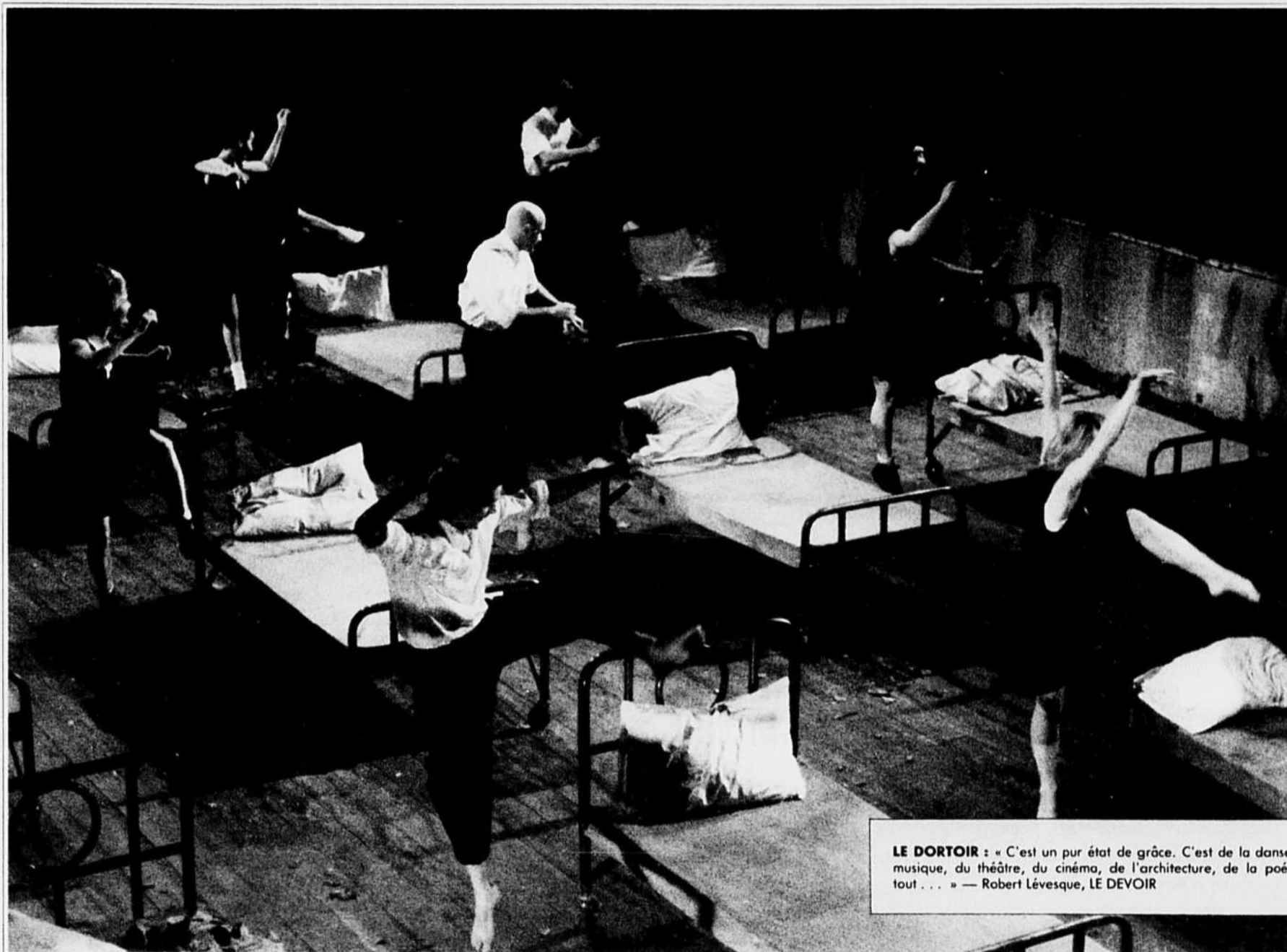


CARBONE 14 et GILLES MAHEU

LIT - OMBRE - LUMIÈRE

PAR JEAN BASILE



LE DORTOIR : « C'est un pur état de grâce. C'est de la danse, de la musique, du théâtre, du cinéma, de l'architecture, de la poésie sur-tout... » — Robert Lévesque, LE DEVOIR

« Tout est affaire de décor
Changer de lit changer de corps
À quoi bon puisque c'est encore
Moi qui moi-même me trahit... »

Louis Aragon

J'entendis le moteur d'une Harley-Davidson ronronner devant ma porte. Puis un appel :

« Jean-an-an... »

Je regardai par la fenêtre. Un homme au regard noir, intense, leva les yeux vers moi. À l'horizon, des gratte-ciel émergeaient de la brume et jetaient des reflets nacrés dans le matin. À gauche, une jeune femme très blonde, au menton pointu et aux yeux bleus.

Non ! nous ne sommes pas dans une scène de *Un Zoo la nuit*. Mais c'est bien Gilles Maheu, celui de tous les jours, en ville. Il venait échanger avec moi des idées au sujet de Hamlet, d'Ophélie, d'Électre. Il s'agissait du *Hamlet Machine* de Heiner Müller qu'il montait pour Carbone 14, sa troupe.

Plus récemment encore, hier presque, nous

évoquions une grande salle morne, avec des lits. Soudain, des jeunes gens et des jeunes filles se mirent à hanter mon studio. Nous entendîmes un cri et un sanglot qui pouvaient être ceux du désir adolescent, du jeune amour, ou de l'érotisme difficile, impossible... Qui sait ? Là, c'était *Le Dortoir*.

Ne sont-ce pas des images toujours fraîches et toujours intenses parce qu'elles viennent du cœur et s'adressent à la Beauté ?

Mais viennent-elles seulement du cœur, ces images qui ont fait le succès de Carbone 14 ? En vérité, la route fut longue. Je connais Gilles Maheu depuis longtemps, non pas comme ami mais comme artiste. Je le vis dans de petits rôles comme tout le monde. Puis vint le mime, le corps et l'intérêt pour les gens, pour la rue. Enfin, le grand succès du *Rail* et le film-culte qu'est *Un Zoo la nuit*.

Voilà comment se construit un langage, lentement, dans la complexité des expériences de la vie.

Théâtre, slogans, cinéma, vidéo, roman ? Peu importe pour Gilles Maheu, du moment que cela soit juste et expressif. Il croit, avec Jean Cocteau, que la poésie passe par tout quand on la laisse faire et

qu'on est prêt à coucher avec elle.

Car Carbone 14 ne dit pas rien, même si on aime à y emprunter la technique d'une BMW, même si le mot s'y voit refuser la position totalitaire qu'il a parfois au théâtre. N'y cherchons pas pourtant un formalisme de convention, une manière de percevoir le monde comme un spectacle froid, vulgaire et séducteur.

Le langage de Gilles Maheu n'est pas celui de Don Juan mais celui de Faust. Dans le luxe de son laboratoire, il manipule les ingrédients essentiels à la vie : les hommes et les femmes, les bien portants et les malades, les vieux et les jeunes, les géants et les nains. Il leur bâtit des maisons qui sont parfois des toiles, parfois des pierres, parfois des écrans cathodiques. Il les entoure d'animaux, de végétaux, puisqu'il en reste. Il les place dans des espaces d'ombres et de lumières.

Puis, clic, il remonte sur sa motocyclette.

Pour moi, j'y rajouterai un peu de rock n'roll, quand les grands spectacles au Forum, ces vibrantes (et hurlantes) enluminures, nous réjouissaient...

Car il y a de ça dans le vocabulaire de Carbone 14.

(Suite à la page 2)

SENS - VIE - BEAUTÉ



GILLES MAHEU : Sexe : masculin — Date de naissance : 8 mai 1948 — Lieu : Montréal — Profession : — acteur, metteur en scène, écrivain de théâtre, professeur — Oeuvres : L'HOMME ROUGE, LE TITANIC, LE RAIL, HAMLET-MACHINE — LE DORTOIR — En préparation : MATÉRIAU-MÉDÉE (de Heiner Müller) et ORPHÉE (de Philip Glass).

Gilles Maheu est le directeur de Carbone 14. Après une formation technique de mime (avec Etienne Decroux en particulier), il fonde Les enfants du paradis et fait de l'animation de rue. Puis c'est la création de Carbone 14 et le succès immédiat avec L'homme rouge, un spectacle-solo, en 1982, le rail, etc... Le dortoir, présenté du 19 au 29 avril, à la Cité de l'image, est sa création la plus récente.

« J'ai toujours compris qu'il était fort fâcheux de coucher dans les dortoirs des demoiselles... »

Mudame de Maintenon

Jean Basile : Comment se situe *Le dortoir* dans votre travail à Carbone 14 ?

Gilles Maheu : *LE DORTOIR* approfondit la recherche entreprise avec *LE RAIL* et *L'HOMME ROUGE*. C'est un travail de déchiffrement de l'inconscient et de la mémoire affective. Les dortoirs, que j'ai connus dans mon enfance, sont

paradoxalement des lieux de promiscuité et de solitude. Sur le plateau, j'en fait l'expression d'un rêve collectif ou chacun et chacune peuvent se reconnaître.

JB : Vos personnages sont-ils pris à l'adolescence ?

GM : Oui, mais l'enfance et l'adolescence sont des mondes troubles où les signes et les symboles se confondent plus facilement que dans l'univers des adultes. Je cherche surtout à exprimer la révolte et l'émerveillement. L'atmosphère est celle de ma jeunesse, les années soixante.

JB : C'est un spectacle haut en couleur, parfois excessif et turbulent. Pourquoi ?

GM : Il n'y a que les cadavres qui sont sages dans leurs masques éternels. Ainsi, outre l'énergie des adolescents, *LE DORTOIR* ressuscite aussi la turbulence de la rue Sainte-Catherine, un jour de printemps. Et puis, ne vivons-nous pas dans un pays qui est excessif lui-même par son climat, sa dimension, ses questions ?

JB : On assiste depuis quelque temps à une remontée de l'éthique, de la morale, des valeurs. Est-ce que *Le dortoir* traite de ces thèmes ?

GM : S'il y a une remontée de la morale, je crains que ce ne soit la morale ancienne. Le questionnement de *DORTOIR*, ce sont les valeurs des années contre-culturelles vues à partir d'aujourd'hui et d'une façon toute subjective. J'y défends le désir et l'enthousiasme. Puis je propose mes réflexions en toute liberté à des spectateurs qui sont libres eux-mêmes. C'est quelque chose entre une quête de spiritualité et le hoola-hoop.

JB : Si vous ne deviez citer qu'un artiste qui vous a marqué, qui serait-ce ?

GM : Antonin Artaud.

JB : Pourquoi ?

GM : Parce qu'il écrit les mots dans le corps et que je suis un homme du mouvement. C'est une écriture qui me perce.

LIT - OMBRE - LUMIÈRE (Suite)

Mais on y trouvera aussi des images très anciennes, très pieuses, celles qui remontent de notre cerveau archaïque, celles que tout le monde comprend en même temps car elle touche à la vie sensible et universelle de la génétique humaine. Les grands héros et les grands mythes. L'amour fou. La peur.

Qu'est-ce donc que la maturité d'une troupe de théâtre ou d'un artiste, sinon une aptitude à fondre des images qui sont d'hier et des images qui sont d'aujourd'hui, toutes ensemble ?

Qu'est-ce qu'une oeuvre ?

Est-ce que je rêve comme vous ? Est-ce que vous rêvez comme moi ? Et de quel côté dormez-vous ? C'est ce qu'on demande tout le temps.

Voilà ce que nous demande aussi Gilles Maheu dans *Le Dortoir*. On y danse avec un lit, ce même lit sur lequel il dansait lui-même sa danse nue dans *L'Homme rouge*.

Surtout, que l'on ne me parle pas du brio de Carbone 14, ni de son art à provoquer les objets pour les précipiter dans la ronde des choses animées.

J'aimerais plutôt attirer l'attention sur ce théâtre de l'intimité et de la délicatesse picturale qu'est Carbone 14. Car Gilles Maheu y note, sous la véhémence des gestes, les choses qu'on ne dit pas avec des trompettes.

Dans *Hamlet Machine*, c'était une poire. Elle était posée sur un mur. Personne ne la voyait. Personne ne la mangeait. Tandis que des marionnettes humaines tournoyaient sous l'emprise de la passion, je la regardais dans son éternité de poire. Elle était placide, immobile, implacable. On l'eût sortie, tout droit, d'un tableau de Chardin.

Et cette poire, je la retrouvai, mais très grossie, sous l'apparence d'un punching-ball, dans *Le Dortoir*. Des jeunes gens la boxaient. Je n'étais plus dans les subtilités de Chardin, mais dans une photographie anglo-américaine de l'avant-guerre, un peu « college », un peu Coubertin. C'était pour moi, qui suis hélas plus vieux que Gilles Maheu, les souvenirs ressuscités de Franck Brady, Jack Dempsey, Rocky Marciano, les grands et beaux boxeurs blancs d'autrefois, toujours *The Great White Hope*.

Un monde narcissique d'hommes ? Mais les femmes aiment les hommes aussi, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, en voilà une qui fait partie des plus belles réussites plastiques de Carbone 14, toujours dans *Le Dortoir*.

C'est la nonne, mais si peu nonne dans sa robe noire à jupons blancs, sans offense. Elle entre. Tout le monde ploie sous sa sévérité, et se couche. Soudain, elle se met à danser et c'est, geste à geste,

tandis que des voix graves magnifiées par l'électronique s'affolent, une magnifique image du style baroque. Maintenant, qu'est-ce que le baroque, allez-vous demander ? Mais c'est la réponse du désir adulte et sophistiqué à la diablerie enthousiaste du jeu adolescent, quand la fluidité entre les sexes n'est encore qu'un jeu innocent. Hélas, ça change. Là-dessus nous sommes tous d'accord.

Dans *L'Homme rouge*, il y avait un petit geste de la main, un minuscule leitmotiv qui était comme un papillon de la mort. C'était le dernier mouvement d'un vieil homme agonisant, aujourd'hui, dans un hôpital. Qui a jamais vu ce mouvement sinon Gilles Maheu ?

Un lit ! Qu'est-ce qu'un lit, sinon quelques pieds carrés où l'on naît, aime et meurt ? L'endroit où tout se passe, où tout passe, en somme.

Éros, Thanatos... Ces images, nous les recevons comme un choc. Elles gèlent en nous. Puis elles dégèlent et se développent, comme un cristal, dans tous les sens mais selon une stricte géométrie. Qui est au centre de ces images de Gilles Maheu ? Curieusement, ce n'est plus lui. C'est nous, tout nous et rien que nous. Comme on dirait devant monsieur le Juge : « La vérité, toute la vérité, rien que la vérité... »

UN NOUVEAU LIEU POUR

CARBONE 14

MUR VILLE PORT

Carbone 14 présente en général ses spectacles à l'Espace libre de la rue Fullum. Mais exceptionnellement les représentations du *Dortoir* et d'*OPIUM* auront lieu à la Cité de l'image, 1806, rue Notre Dame est.

Danièle de Fontenay est l'administratrice de Carbone 14.

Alain Couture est le directeur de la production, en charge d'aménager la Cité de l'image.

« Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu. »

Boileau

Jean Basile : Tout le monde envie vos beaux locaux de la rue Fullum, pourquoi ce changement ?

Danièle de Fontenay : Espace libre est un très beau local de théâtre, mais il est assez petit. Nous avons dû refuser du monde pour *LE DORTOIR* et *OPIUM*. Cette initiative permettra à un plus grand nombre de gens de voir notre travail.

JB : Pourquoi avoir choisi la Cité de l'image ?

DdF : C'est grand. C'est impressionnant. Il y a aussi une raison sentimentale : Gilles Maheu y a tourné *UN ZOO LA NUIT*. Mais il y a plus que ça. Le lieu a une importance considérable sur une production car les artistes et le public ne réagissent pas seulement à un spectacle. Ils réagissent aussi à un volume architectural, à une ambiance. Nous l'avons expérimenté de nombreuses fois, lors de nos tournées en particulier où nous avons joué dans toutes sortes de lieux. En ce sens, on peut dire que *LE DORTOIR* et *OPIUM* sont différents, plus amples qu'ils ne l'étaient rue Fullum. Pour nous, c'est une expérience fascinante, un renouvellement.

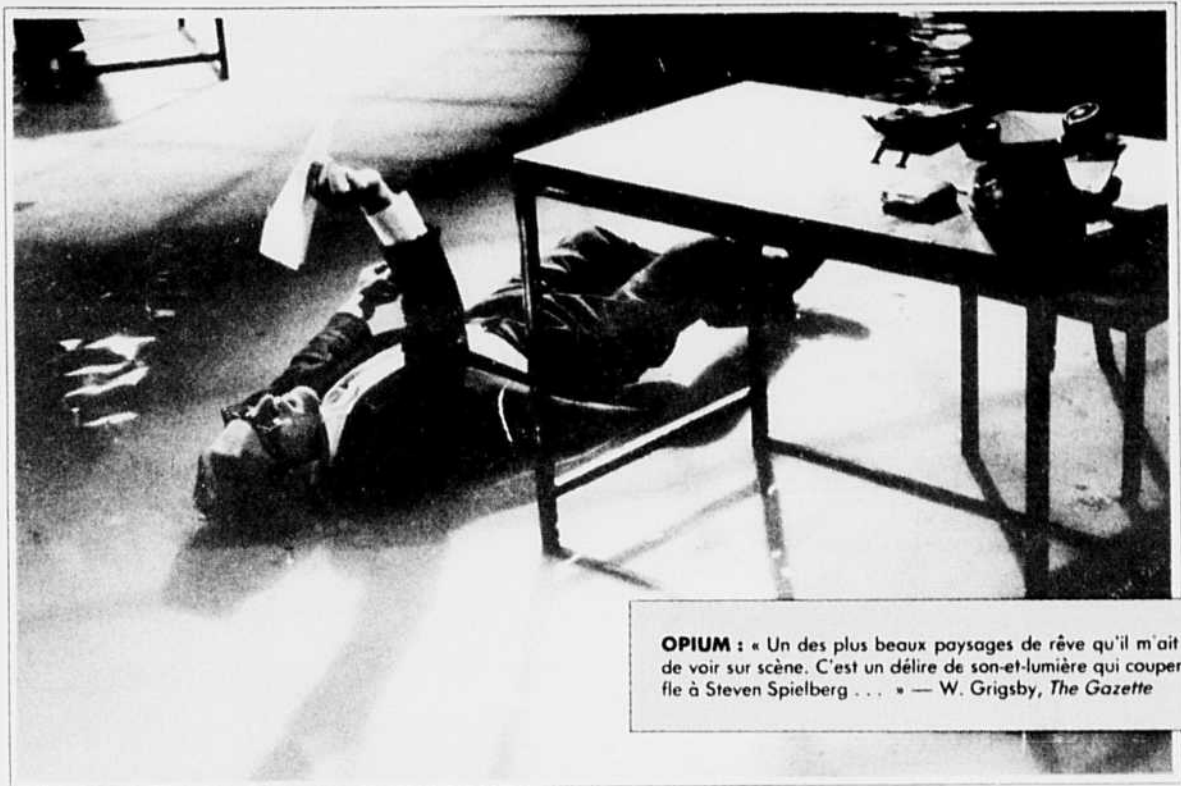
JB : Qu'est-ce qui vous frappe le plus dans ce local qui est, de fait, un entrepôt ?

AC : Avec sa structure de verrières et de béton, l'esthétique est superbe. De plus, elle convient parfaitement aux deux spectacles, si bien qu'il s'agit davantage d'exploiter ce qui existe tel quel, plutôt que de le cacher.

JB : Quel est le plus gros défi dans une entreprise pareille ?

AC : La sonorité a posé des problèmes particuliers à cause du volume de l'entrepôt. Mais tout doit marcher en même temps. La question des rapports humains a donc une importance considérable. Heureusement, à part ma carrière dans la production de théâtre, j'ai un bac en psycho.

LE DORTOIR: du 19 au 29 avril, **OPIUM**: du 10 au 20 mai. Les représentations ont lieu à la **CITÉ DE L'IMAGE**, 1806, rue Notre-Dame est, angle Papineau, métro Papineau. Réservations immédiates au 521-4188.



OPIUM : « Un des plus beaux paysages de rêve qu'il m'ait été donné de voir sur scène. C'est un délire de son-et-lumière qui couperait le souffle à Steven Spielberg... » — W. Grigsby, *The Gazette*

OPIUM de LORNE BRASS

ckoj 97 fm
le son de Montréal

RÊVE ÉVASION ABSOLU

Lorne Brass a été associé très vite à Carbone 14. Il y a conçu et réalisé *Marat-Sade* en 1986 et *OPIUM*, en 1987. Un succès. Après une année sabbatique, passée à voyager, il est revenu à Montréal juste à temps pour y reprendre *OPIUM*, du 10 au 20 mai, à la Cité de l'image.

« Ce livre, s'il ne bafoue pas la morale laïque et obligatoire, entend au moins l'ignorer. »

Claude Pichois
à propos des *Paradis artificiels*
de Baudelaire.

Jean Basile : Quel est le sujet d'*Opium* ?

Lorne Brass : J'ai écrit ce spectacle alors que ma petite fille venait de naître. Ce fut au même moment que la fuite nucléaire de Tchernobyl se produisit. La paternité, qui postule un futur, était déjà angoissante pour moi. Tchernobyl ne fit qu'accentuer les choses. *OPIUM* reflète cette double interrogation.

JB : Votre spectacle a eu une critique unanime : on a parlé d'une expérience unique. Le reprenez-vous tel quel pour cette nouvelle production ?

LB : Oui et non. Oui, parce que l'esprit est le même. Non, parce que j'y apporte des précisions et des détails. Par exemple, dans l'ancienne version, c'était une femme qui accouchait. Maintenant c'est un homme.

JB : Est-ce un spectacle sur la condition de l'homme dans notre société ?

LB : Dans une large mesure. J'ai tenté de m'interroger sur l'impulsion destructrice, la quête de l'absolu et le pouvoir d'évasion qui sont présents, me semble-t-il, dans le mâle. Il y a dans ce spectacle quelque chose d'introspectif, je ne le cache pas.

D'un autre côté, je n'y fais pas profession de pessimisme. Mon personnage principal, un quelconque fonctionnaire, est confronté à des images pas toujours réconfortantes mais fortes et vraies. Il y cherche sa propre transformation. La beauté des images l'y aide.

JB : Quels sont vos modèles ?

LB : Je me rattache volontiers aux grandes figures de la mythologie, comme Orphée. *OPIUM* veut présenter un rite de passage par le feu, l'eau, etc., avec des images de tous les jours.

JB : Pourquoi ce mot un peu provocant d'*OPIUM* ?

LB : Il ne s'agit pas de drogue ! J'utilise ce mot comme une métaphore de l'ambiance onirique. Dans un rêve, l'homme rationnel est sans pouvoir. Il peut se confronter avec ses fantasmes, les vivre et les dépasser.

JB : Quelle est votre conception du théâtre ?

LB : Je suis un autodidacte du théâtre. Mon travail relève davantage de la poésie que d'un passe-temps dramatique. Pour moi, cependant, l'image va plus loin que le mot qui s'en tient trop aux apparences immédiates. Je ne cherche ni un théâtre social, ni un théâtre politique. J'aime un théâtre très concret, presque brut, avec des incursions dans la métaphysique mais sans aucun intellectualisme.

GOÛTEZ-Y
vous m'en
direz des
nouvelles



LE DEVOIR